

VIRÉE DANS LES WILAYAS EST DU PAYS

Le tourisme a du mal à se réveiller

Le gouvernement veut relancer le tourisme et encourager la destination Algérie. Beaucoup reste à faire. Une tournée dans les wilayas est du pays renseigne sur la situation lamentable des infrastructures hôtelières, la dégradation permanente du patrimoine naturel et culturel. Un drame.

Par Irane Belkhedim

Sur toute la côte est, nous n'avons pas rencontré des vacanciers en maillot. Les plages sont souvent envahies par les hommes, accompagnés quelques fois par leurs femmes qui nagent avec leur hidjab. Les mentalités régressent, voyager dans ces conditions s'avère décourageant.

Les régions touristiques manquent d'hôtels, le service dans les établissements hôteliers qui existent est lent, insuffisant et coûteux. L'insécurité et le manque de transport démolissent les aventuriers en quête de découverte. Pourtant, les richesses naturelles et historiques dont regorge le pays sont inestimables. La sortie est organisée par l'Office national du tourisme (ONT) dans six wilayas : Mila, Skikda, Guelma, El Taref, Constantine et Annaba. Ces villes qui autrefois étaient des pôles touristiques par excellence ont du mal à retrouver leur sérénité et réputation d'antan.

Mila, le patrimoine se meurt dans l'indifférence

A l'entrée de Mila, des maisons cimentées en instance de construction, des antennes paraboliques et des vêtements étendus émergent des balcons en brique rouge. Des habitations inesthétiques, sans âme, des chômeurs de tout âge s'amassent dans les rues et les cafés, leurs regards tristes ne lâchent pas le bus de l'ONT. Impossible de passer inaperçu dans ces localités abandonnées où rien d'important ne se déroule.

La petite Mila recèle un patrimoine historique considérable et dévalorisé. Phénicienne, berbère, romaine, arabe, turque puis française, c'est l'une des plus anciennes villes algériennes. Sa fondation remonterait à 256 avant Jésus-Christ. Une cité cosmopolite marquée par plusieurs époques.

Sur les fondations d'un temple, une basilique de Saint-Optât de Milev, l'un des plus célèbres évêques de l'Afrique du Nord, a été érigée. Lors de la conquête musulmane, elle a été transformée en mosquée, Sidi Ghanem est la deuxième mosquée du Maghreb.

«Mila est le berceau des religions. Le paganisme des Berbères, la religion juive, le christianisme et l'islam ont cohabité. Vandales, Byzantins, Romains, Arabes et Turcs ont conquis cette ville», explique fièrement l'archéologue Amar Nouara, un peu chauvin sur les bords qui attribue tout aux musulmans et aux Berbères.

La légende raconte que Mila serait baptisée Milo du nom d'une reine berbère qui a protégé la ville contre l'invasion romaine, ce n'est qu'après sa mort que les Romains ont pu la conquérir. Le vieux quartier, appelé par les habitants le quartier arabe, tombe en ruine.

Aucune tentative de restauration n'a été lancée à ce jour, apprend-t-on. Les maisonnettes en pierre, accoudées l'une à l'autre, rappelant étrangement les ruelles de la Casbah d'Alger sans trop lui ressembler, regorgent d'histoire. Le fondateur du courant fatimide Abou Abid

Allah (sa maison est actuellement transformée en boulangerie) et le moujahid Abdelhafid Boussof ont grandi dans ses entrailles. Nous n'avons pu visiter aucune demeure puisque les portes en bois étaient cadencées et poussiéreuses, visiblement fermées depuis des années.

«Ces maisons se composent de cinq étages, superposés l'un sur l'autre. Chaque étage représente une époque différente», assure l'archéologue Amar Nouara.

Depuis quelques années, les autorités tentent de développer l'agriculture pour relancer l'activité dans la région, mais le commerce patine, dit-on. La cédraie de Benzema se dégrade, elle cède aux incendies de forêt et aux maladies dues au manque d'entretien.

«17 projets touristiques dont 6 projets de construction d'hôtels ont déjà démarré», souligne Miloud Djeran, directeur du tourisme de la wilaya qui se plaint de l'insuffisance flagrante des infrastructures d'accueil.

Vers Skikda... tourisme aux yeux hagards

A Skikda, le guide Hassan, un homme qui a dépassé la cinquantaine, essaie de nous faire une visite guidée du centre-ville, des immeubles qui datent de l'époque coloniale pour la plupart. Il ne semble pas maîtriser son métier car on se perd dans les ruelles sans comprendre le but de cette balade. «Je travaillais dans l'administration touristique et j'ai été désigné depuis quelque temps comme guide», explique-t-il.

Les rues sont sales et les immeubles lézardés et dépeints. A hôtel étatique Essalem où nous passons la nuit, un dépôt d'ordures nous accueille à l'entrée. Une chambre single coûte plus de 7 000 DA dans cet établissement de deux étoiles. «Lors de son inauguration, c'était un hôtel de quatre étoiles», explique Saïd Boukhlifa, le chef cabinet du ministère du Tourisme.

A la sortie de Skikda, les nouvelles cités sans vie apparaissent avec leurs peintures attrayantes. Point d'espaces verts, de salles de spectacles, de maisons de jeunes, d'école... Le vide est sidérant.

Sur la route vers Collo, les petits villages comme Tamalous et Benchaaour respirent abandon et pauvreté. La population survit, l'on parcourt des kilomètres pour chercher de l'eau ; le gaz et l'électricité sont inexistantes.

Les mêmes maisons en ciment, inesthétiques et sans âme, des vêtements qui pendent des terrasses, des cafés de fortune sur les abords de la route vomissent de vieux et de jeunes oisifs. Les restaurants proposent du poulet ou des grillades sans respecter la tradition gastronomique locale. Des régions mortes qui offrent pourtant un dépaysement total.

A Collo, à l'hôtel Bougaroun qui donne sur la plage, une chambre simple est à 4 100 DA, une double à 4 800 DA et les appartements à 9 000 DA. Des formules promotionnelles sont proposées pour le mois de juin, juillet et le ramadan, mais les prix restent inaccessibles pour une famille simple.

L'établissement compte une seule piscine pour enfants.

Bouguerba, le directeur de l'hôtel, indique que son établissement affiche complet durant la saison estivale mais qu'il manque d'activité pendant l'hiver. «Beaucoup d'entreprises ont



Plage de Annaba.

fermé ces dernières années, donc plus de tourisme d'affaire en hiver !»

L'équipe de l'Office national du tourisme s'est déplacée à la plage à côté pour faire un tournage avec quelques journalistes. Apercevant la caméra de Amin, de jeunes Skikdis ont vite entouré l'équipe hurlant violemment des slogans sportifs, l'empêchant ainsi de travailler, quelques estivants ont tenté de les calmer en vain. Prise de panique, l'équipe a évacué rapidement les lieux.

«Nous luttons pour sauver Constantine»

«J'ai essayé de protéger Constantine avec mes moyens. Nous faisons ce que nous pouvons. Nous luttons pour préserver cette ville qui raconte les histoires de toutes les civilisations», confie Abdelkader Fendri, président de l'Office du tourisme de la wilaya, un bénévole qui exerce depuis quarante ans sans toucher un sou. A 81 ans, il paraît plus jeune. «Constantine est une ville qui n'a pas d'âge. Dieu a aimé Constantine et lui a donné cette beauté», dit-il comme tout amoureux. Phéniciens, Vandales, Numides, Romains, Juifs, Arabes et Turcs ont laissé leurs empreintes sur ses murs et ses constructions et sa gastronomie. «Sept généraux français ont attaqué Constantine sans réussir à la conquérir», affirme Abdelkader avec fierté. La ville construite sur un rocher ne peut être élargie, ses ponts suspendus lui confèrent une touche particulière. Constantine est unique. Le palais du Bey a été récemment restauré. A notre arrivée, des jeunes jouaient au foot dans sa cours. Les frappes du ballon cognaient les murs de la mosquée que le dernier Bey Salah a construite pour ses prières.

La restauration de cette cours traîne depuis deux ans. A quelques pas, le quartier arabe est détruit à 85%. Un crime. «Les gens démolissent leurs demeures pour pouvoir bénéficier d'un appartement. C'était de l'autodestruction, 25 % seulement du quartier arabe est en bon état», raconte Abdelkader avec beaucoup de douleur.

Ici les infrastructures d'accueil sont insuffisantes, Constantine compte deux ou trois hôtels «potables» qui proposent des tarifs exor-

bitants (6 000 DA/nuit à l'hôtel Cirta), le reste ce sont des dortoirs.

Guelma et Annaba... le désert

A la station thermale Hammam Chellala (Bain de la Cascade) ou encore Hammam Dbegh et anciennement Hammam Meskhoutine qui se situe à 15 km de Guelma, quelques vendeurs proposent des produits artisanaux asiatiques. Livré au soleil, l'endroit semble abandonné.

Bouteilles de Coca, crottes d'animaux et autres saletés jonchent le sol dur, point de poubelles pour jeter les ordures. La température de l'eau n'est dépassée au niveau planétaire que par celle des geysers d'Islande. Elle atteint effectivement une température de 97 °C, son débit est de 1 650 litres par seconde : près de 100 000 par minute. L'eau a édifié aux cours des millénaires une majestueuse cascade en calcaire riche en couleurs et en formes. Malheureusement, l'eau qui coule de la cascade se perd. Bloquée parfois par quelques pierres, elle a formé des égouts tout autour.

Annaba compte 40 hôtels d'une capacité de 4 500 lits. Cinq projets sont en cours de réalisation d'une capacité de 1200 lits. «L'investissement avance à petits pas, nous avons besoin de beaucoup d'argent et certaines personnes comptent beaucoup sur l'aide de l'Etat. A Annaba, la plupart des projets sont lancés par des privés, donc autofinancés», explique Bounafaa, directeur du tourisme D'autres acteurs estiment que l'investissement dans le secteur du tourisme est difficile et que les démarches administratives et bureaucratiques découragent beaucoup d'investisseurs. «Les textes de loi existent, ils sont avec nous, mais c'est leur application qui pose problème», dit-on.

Sur le chemin du retour à Alger, des villages semi-finis, des immeubles bétonnés, des enfants mal habillés, de petits commerces de fortune. De grandes mosquées en cours de réalisations. Des gens qui courent chercher de l'eau et les officiels qui parlent de projets à coups de milliards.

I. B.

«Le ministère du Tourisme ne peut pas faire cavalier seul»

Saïd Boukhlifa, le chef de cabinet du ministère du Tourisme, affirme que depuis 2008, 4 500 agréments ont été établis pour la construction d'hôtels privés. Actuellement, l'Algérie compte 90 000 lits et 10% seulement répondent aux normes internationales. Pour doubler les capacités d'accueil, les autorités envisagent de créer 70 000 nouveaux lits d'ici 2015. «Cela est annonciateur de la relance du tourisme après 20 ans de non-tourisme. D'ici 2030, nous souhaitons redonner à l'Algérie son image touristique et culturelle d'antan.» Une mission ardue qui ne décourage pas ce responsable.

13 ministères sont directement concernés par la question touristique, entre autres, les ministères de la Santé, de l'Environnement, de la Culture, de l'Intérieur, des Finances, des Transports... «Nous programmons des réunions permanentes avec les différents

cadres de ces ministères et de bonnes idées sont dégagées», indique-t-il. En termes de réalisation, l'application de ces résolutions est difficile.

Les ministères semblent dépassés par leurs propres problèmes et la bureaucratie administrative empêche l'implication effective et rapide des élus locaux. «Le ministère du Tourisme ne peut pas faire cavalier seul», ajoute Saïd Boukhlifa. L'absence du personnel compétent complique la tâche. En effet, sur les 48 directeurs du tourisme, deux seulement disposent d'une formation qualifiée dans le domaine (école de tourisme Aurassi), estime-t-on.

Deux autres directeurs ont une expérience professionnelle qui les a aidés à décrocher leurs postes.

I. B.



Une vue de la côte de Skikda.